

Culture



Liisa H. MALKKI, *Purity and Exile : Violence, Memory, and National Cosmology among Hutu Refugees in Tanzania*, Chicago et Londres : The University of Chicago Press, 1995, 352 pages, 21,50\$ US (broché), 60,00\$ US (relié)

Pierre Crépeau

Volume 16, Number 1, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1084111ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1084111ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crépeau, P. (1996). Review of [Liisa H. MALKKI, *Purity and Exile : Violence, Memory, and National Cosmology among Hutu Refugees in Tanzania*, Chicago et Londres : The University of Chicago Press, 1995, 352 pages, 21,50\$ US (broché), 60,00\$ US (relié)]. *Culture*, 16(1), 108–110. <https://doi.org/10.7202/1084111ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Ce sont des comparaisons de ce genre que permet l'ouvrage de Koubi et Massard-Vincent et qu'ébauche leur conclusion. Malgré son propos parfois hétéroclite, leur volume offre donc un intérêt certain à celles et ceux qui veulent en savoir plus sur l'enfance asiatique.

Liisa H. MALKKI, *Purity and Exile : Violence, Memory, and National Cosmology among Hutu Refugees in Tanzania*, Chicago et Londres : The University of Chicago Press, 1995, 352 pages, 21,50\$ US (broché), 60,00\$ US (relié).

Par Pierre Crépeau

Ce livre est issu d'une thèse de doctorat soumise au Département d'anthropologie de l'Université Harvard en juin 1989. La présentation de l'ouvrage n'est pas très attrayante : le plan est lâche ; le texte est lourd, chargé d'affreux néologismes et de nombreuses redites ; on regrette l'absence de toute documentation visuelle hormis la photo de la couverture toute petite et cachée dans une maquette sinistre. En somme, une publication hâtive et à maigre budget. Ce qui, il va sans dire, n'enlève rien au contenu de la thèse.

L'auteur nous avertit dès l'abord qu'il ne s'agit pas d'une « ethnographie » au sens classique du terme. Le lecteur ne peut s'attendre à y trouver la description globale de la « culture » d'un « peuple » strictement défini dans ses dimensions spatio-temporelles. Il s'agit plutôt d'une ethnographie de l'exil, avec tout ce qu'il comporte de mouvance et d'incertitude, de regrets et d'espoirs, d'idéologie et de pragmatisme. L'auteur a voulu explorer comment le dépaysement, au sens étymologique du terme, contribue, chez les réfugiés, à l'émergence d'une conscience nationale particulière, à une relecture de leur histoire et à une perception renouvelée de leur identité collective et de celle de « l'étranger ».

Les réfugiés sont des êtres à part, nous dit l'auteur, des êtres marginaux et transitoires. Ils ne sont plus ce qu'ils étaient et ne sont pas encore autre chose. Ou ils sont les deux à la fois, encore un peu ce qu'ils étaient et déjà un peu autre chose. Ils vivent ailleurs ou, aussi bien dire, nulle part. Ils constituent une déchirure dans l'ordre politique de l'univers, une note discordante dans le concert des nations.

Souvent, leur état marginal n'est pas perçu uniquement comme un déplacement territorial mais aussi, et peut-être surtout, comme un dérangement culturel. D'où leur intérêt pour l'anthropologie contemporaine. En effet, l'étude des réfugiés, dont les masses atteignent maintenant des proportions gigantesques, peut contribuer à éclairer d'un jour nouveau les notions d'État et de Nation ainsi que le lien qui existe entre la mémoire historique et la conscience nationale. Elle permet aussi de réviser les concepts anthropologiques traditionnels de culture, de société et de communauté en tant qu'unités définies par le territoire.

La recherche sur le terrain s'est déroulée d'octobre 1985 à octobre 1986 dans les régions de Rukwa et de Kigoma, en Tanzanie occidentale, auprès de deux groupes de réfugiés hutu ayant fui le Burundi lors du « génocide sélectif » d'avril 1972 : un groupe rassemblé dans un camp rural à Mishamo et un groupe dispersé dans la cité à Kigoma.

Après un bref résumé de l'histoire politique récente du Burundi, l'auteur décrit l'utilisation de l'histoire dans le développement d'une nouvelle conscience nationale chez les réfugiés du camp rural de Mishamo et, en contrepartie, le refus de s'associer à l'idéologie nationale au profit d'une intégration pragmatique et affairiste chez les réfugiés de la cité à Kigoma, pour ensuite dégager la perception que chaque groupe a de l'autre relative à leur vision opposée de l'exil. En conclusion, l'auteur examine quelques idées générales concernant les nationalismes et les populations qui vivent en marge de l'ordre universel des nations. Enfin, un postscriptum relate les événements qui ont marqué l'histoire du Burundi depuis la fin de l'enquête en 1986 jusqu'à la parution du livre en 1995.

Tout réfugié se trouve devant l'alternative suivante : ou bien s'intégrer à une collectivité qui s'efforce de se faire reconnaître pour une nation au même titre que toutes les autres, ou bien refuser toute allégeance à un groupe déterminé, national ou ethnique, issu d'une trajectoire historique singulière, et se percevoir comme une sorte de citoyen du monde, apatride et satisfait de l'être. La première option est celle du camp de Mishamo composé en très grande majorité de réfugiés agriculteurs ; la seconde, celle de Kigoma où des réfugiés artisans ou marchands cherchent à s'intégrer à une population citadine cosmopolite déjà constituée.

La communauté rurale tend à raffermir la nation, la cité tend à la dissoudre.

Chacun de ces deux groupes de réfugiés font une lecture différente de leur histoire pourtant commune et se forgent une identité diamétralement opposée. La communauté rurale de Mishamo, nourrissant une solidarité de classe et d'ethnie, perçoit la paysannerie hutu comme la seule nation légitime du Burundi contemporain. Elle fonde cette revendication sur le peuplement originel du territoire par les agriculteurs hutu vivant en harmonie avec les chasseurs twa et dont l'âge d'or fut troublé par la venue de l'usurpateur étranger tutsi. À l'instar de l'ancien Israël, les réfugiés hutu de Mishamo se perçoivent comme une nation en exil, privée de son État par la violence du conquérant, purifiée au creuset de l'épreuve, dont les tribulations lui mériteront le retour victorieux au pays des ancêtres, à la condition de conserver la pureté de son identité ethnique et de résister à toute forme d'assimilation. Une sorte de justification historique de leur existence actuelle.

Par contre, les réfugiés de la cité relisent la même histoire d'un autre œil. Ils ne se voient pas comme une collectivité nationale mais comme des individus aux visages multiples à l'identité instable et mouvante qui se redéfinit en souplesse selon les aléas de la résidence, de l'occupation et des alliances matrimoniales. Contrairement aux agriculteurs de Mishamo, les marchands de Kigoma professent une profonde aversion pour le statut de réfugié, refusent catégoriquement toute participation à l'élaboration d'une conscience historique et nationale, troquent au besoin leur identité hutu pour une citoyenneté tanzanienne, abandonnent leur langue pour le swahili, sorte de lingua franca de l'Afrique orientale, et ne reconnaissent qu'une morale, le pragmatisme. Leur histoire est télescopée : le passé s'arrête au mois d'avril 1972 et le présent est fait de l'aujourd'hui même. Quant au futur, si le retour victorieux de la « nation » hutu anime les rêves des réfugiés de Mishamo, les réfugiés de Kigoma ne pensent qu'à assurer leur liberté et leur sécurité personnelles en se fondant le plus possible dans l'anonymat de la masse cosmopolite et mouvante de la cité. Comme dit l'un d'eux : « Ce qui importe, c'est de vivre sans problèmes. »

Ce livre a le mérite de soulever d'importantes questions relatives aux représentations raciales, à l'identité collective, aux notions d'État et de

Nation, au statut de réfugié, aux rapports de force entre dominants et dominés ainsi qu'à la tradition orale et à sa validité historique. Le cadre restreint de cette recension ne me permet malheureusement pas de discuter de tous ces thèmes. Un point s'impose toutefois à notre attention par son actualité, celui du rôle de l'histoire en anthropologie.

Les guerres d'hégémonie qui ont marqué l'histoire récente du Rwanda et du Burundi et leur triste cortège de souffrances et de chagrins ne peuvent laisser l'anthropologue indifférent. La couverture médiatique, souvent biaisée, de ces événements a laissé croire qu'il s'agissait d'explosions de violence impulsive et irrationnelle, dont la seule explication plausible réside dans un goût morbide pour la barbarie. Mais, on le sait, les insurrections, et leurs sanglantes répressions, n'ont rien de spontané. Elles sont le terme violent d'un long cheminement, d'une difficile prise de conscience par une collectivité de son état de sujétion, d'une lente émergence d'une solidarité de classe et d'une ferme volonté de libération.

Mme Malkki réussit à nous montrer comment se poursuit ce long cheminement chez les réfugiés hutu du Burundi, notamment ceux qui sont rassemblés dans le camp de Mishamo, et l'usage qu'ils font de leur histoire dans l'élaboration de leur conscience nationale. Particulièrement éclairant à ce titre est le contraste qu'elle établit entre la lecture des réfugiés et celle de l'oppressé exprimée dans le White Paper présenté aux Nations Unies peu de temps après le génocide sélectif d'avril 1972.

À la suite de plusieurs historiens et anthropologues, l'auteur rappelle que l'histoire est obligatoirement sélective. Elle ne retient pas tout ce qui s'est produit en réalité mais uniquement ce qui a été consigné dans la mémoire des hommes. L'histoire trie les faits et l'événement n'est que ce qui a été trouvé digne d'être retenu par les témoins. L'histoire ne rejoint jamais la réalité totale. Elle ne nous dit pas le passé tel que vécu par les hommes d'autrefois, mais elle n'en récupère que ce qui lui semble important pour justifier le présent et préparer l'avenir.

Or, il se trouve que l'historien ou le spécialiste des sciences humaines opère à son tour un second tri parmi les « événements ». L'histoire n'est jamais l'Histoire avec une majuscule, mais une histoire par et pour quelqu'un. Toute connaissance historique est subordonnée à la personnalité de l'his-

torien, à sa culture et à ses servitudes. Pour reprendre le mot de Collingwood, l'histoire s'écrit avec des ciseaux et un pot de colle.

Mais il y a plus. Le passé assumé par l'histoire nous est connu en tant que passé. Il n'est plus réel. Il est figé dans son état de devenu, d'ayant-été et de n'étant plus. Il a franchi le seuil du définitif, de l'intangible, de l'inviolable. On n'a plus de prise sur lui. Lorsqu'il était réel, il était tout autre chose. Il était du présent, de l'en-train-de-devenir, in fieri, comme disent les philosophes. Il donnait prise encore sur son devenir. Ce présent d'autrefois, on le retrouve aujourd'hui comme passé, drapé de distance, rendu opaque par l'éloignement et par les nombreuses lectures que tout un chacun en propose.

Cependant, une fois admise l'impossible objectivité de l'histoire, elle ne saurait, à mon avis, justifier un certain type d'anthropologie pratiquée actuellement au Burundi et marqué par le syndrome du « culpabilisme du colonisateur » et de la « rectitude politique ». Mme Malkki a-t-elle évité de tomber dans ce piège ? En fermant le livre, j'ai eu la vague impression que la lecture de leur passé par les réfugiés de Mishamo relevait, à ses yeux, davantage du mythe que de l'histoire.

Daniel CLÉMENT, *La zoologie des Montagnais*, Paris : Éditions Peeters, Selaif 350, Ethno-sciences 10, 1995, 569 pages, 1260 BEF (broché).

Par Jacques Frenette

La zoologie des Montagnais est la thèse de doctorat de Daniel Clément défendue en 1991 au département d'anthropologie de l'Université Laval à Québec. Sa publication a été rendue possible grâce à la participation du Centre national de recherche scientifique, du Musée canadien des civilisations et de l'Institut culturel et éducatif montagnais.

Le but de cet ouvrage est d'établir les fondements scientifiques des connaissances zoologiques des Montagnais de la Côte-Nord du Saint-Laurent. En effet, une majorité de chercheurs en ethno-science, tout comme d'autres qui ont marqué l'histoire de l'anthropologie (Lévy-Bruhl, Mauss et Lévi-Strauss), considèrent toujours aujourd'hui le discours des autochtones sur la faune comme le simple reflet d'un savoir populaire.

[...] notre analyse des données vise à mettre en évidence les ressemblances entre les autochtones et nous, et non les différences, ce qui dans le dernier cas, aura contribué historiquement à maintenir le discours de tels autochtones à un niveau inférieur en le qualifiant de folklorique, de populaire, relevant d'une certaine vision du monde et surtout n'ayant jamais droit au titre de science (p. 56).

L'auteur fait la démonstration du contraire. La zoologie montagnaise a des méthodes identiques à celles de la zoologie pratiquée dans nos sociétés, soit l'observation, la comparaison et la classification. Elle possède ses concepts et élabore des théories qui rendent compte du règne animal

La présence de telles méthodes et de concepts propres impliquent non seulement que ces autochtones ont une zoologie mais encore qu'ils pratiquent la science, dans la mesure où leur démarche vers le monde objectif, repose également sur les deux termes qui définissent toute science entendue au sens moderne : la raison et l'expérience sensible (p. 5).

Et peu importe si les Montagnais ne consistent pas leurs observations par écrit et n'organisent pas leur savoir à l'intérieur de structures académiques.

Les données sur lesquelles s'appuie La zoologie des Montagnais sont nombreuses. Elles proviennent d'un examen de la documentation ethnographique, mais aussi d'un travail de terrain. L'auteur a d'abord agi comme coordonnateur d'un projet de recherche (1982), financé par le ministère de l'Éducation du Québec, qui devait permettre la constitution de deux manuels de zoologie en langue montagnaise à l'intention des élèves du primaire et du secondaire. Il a également participé, à titre de chercheur, à un projet sur l'exploitation de la faune par les Montagnais (1982-1985). Rattaché au Centre d'études nordiques de l'Université Laval, ce projet était appuyé par la Fondation Donner du Canada, le Conseil des Atikamekw et des Montagnais et le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Il a enfin conduit de nouvelles entrevues, de 1985 à 1988, pour les besoins spécifiques de son traité de zoologie. Au total, huit informateurs montagnais, dont l'âge moyen était de 65 ans, trois chercheurs autochtones et deux interprètes ont participé aux enquêtes menées dans les communautés de Mingan et de Natashquan.